

Une causerie de M. A. Vittel

Autor(en): **Vittel, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225682>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

UNE CAUSERIE DE M. A. VITTEL

M. Vittel, le préfet-poète de Rolle, dont la culture et l'esprit sont connus, a donné une causerie aux Veveysans de l'Entente communale, à l'occasion de la fête du 24 janvier.

Après avoir rappelé à ses auditeurs tout ce long passé de traditions et de coutumes de notre bon pays, M. Vittel a parlé de notre patois qu'on n'entend plus parler nulle part. Il a rendu un bel hommage au *Conteur vaudois* pour la constance qu'il apporte à défendre le folklore du canton de Vaud et notamment à M. Jules Cordey, notre meilleur patoisant, qui depuis plus de trente ans, donne, semaine après semaine, à notre journal, des articles savoureux, appréciés de tous nos lecteurs.

Voici comment s'exprime le chroniqueur de la *Feuille d'Avis de Vevey* qui résume cette belle manifestation :

« M. Vittel relève que le parler vaudois se distingue non seulement par l'accent, mais aussi par le rythme des phrases ; il en résulte une sorte de chant dont le spirituel magistrat de la « Grande Côte » donne d'amusants exemples. Suivent quelques anecdotes et des historiettes qui ne doivent rien à l'influence bernoise, et où l'on retrouve se savoureux bon sens et cette douce malice des traits que M. Jules Cordey dispense dans le *Conteur Vaudois* sous la signature de Marc à Louis dans l'authentique patois du Jorat, devenu classique. »

Que le préfet-poète de Rolle veuille bien recevoir ici nos sentiments de reconnaissance pour l'éloge qu'il fait de notre petit journal et de son meilleur collaborateur.



ON GAPION BIN DOILLET (susceptible)

Mé sevegno que quand y âire boubo, n'avian, dein noutra quemena, on gâpion qu'étâi asse fierton tiet Artaban, et que s'einfemâve por rein, sutot s'e r'âve sa balla castietta su la tэта et quâtiet véro dein le naz. On li desâi Pompéi, ne sé pas portiet.

Ona né dé Bouenan, dé dzoune dzeins, qu'alâvont di la Crâi bliantse u Raisin, fasâivont on tredon de la metsance, tsantâvont, bouêlâvont, risâivont, sé ringâvont. Pompéi que saillive di le Greffe, out cé commerce, accâute ona vouarbetta, vire sa castietta fiâu sâi iâdzo su le cotson, et trace « sur le lieu du sinistre » que-meint é desâi ein sé goncllient.

— Ai vo d'abo fini dé féré cé détertint ? qu'é l'au fâ ein fiâseint.

— Va té fère photographii, baôgre dé caïon, li répond on dé dzounets.

— Tiet mé dis-to ? Vu to qu'y fése mon rap-pô à la Municipalité ?

— Y mé fote dé té, et dé la Municipalité as-sebin. D'ailleurs, te ne vaut pas mé tiet lou municipaux.

Ono senânnâ apré, Pompéi qu'âve fé on « rap-port circonstancié » esplickâve l'affêre ein Municipalité.

— Quand cé crapaud m'a de caïon, cein ne m'a rein fé, mé adon, quand é m'a de qu'y ne vaillâve pas mé tiet eliau Monsu, ié zu ona terribilia colére.

Djan-Pierro dé le Savolles.

TÊTE-A-TÊTE



L fait bon, ce soir, dans la grande chambre qui donne sur la rue.

Durant tout l'été, on a mis les hous-ses sur les meubles, tiré les rideaux et fermé la porte à clé. On ne l'ouvrait, cette porte, qu'à de rares occasions, par exemple quand on avait la visite du pasteur ou de quelque hôte de marque. Dans la pièce flottait une odeur de « ren-fermé » et, en se penchant un peu sur les hous-ses, on sentait la naphthaline.

Mais maintenant que l'hiver est venu, on se tient volontiers autour de la table ronde. Ce soir de janvier, tandis que la bise souffle en rafales, il y fait particulièrement bon.

Tout est silencieux dans la ferme. Fritz, le vacher, est allé s'étendre sur son lit. La petite bonne de la Suisse allemande a demandé la permission de sortir un instant. La fille est mariée depuis l'automne dernier et le fils fait semblant d'apprendre l'allemand, quelque part dans le canton de Berne.

C'est pourquoi ils se trouvent les deux, seuls, en tête-à-tête, sous cet abat-jour jaune, cependant que le feu ronfle dans le fourneau de faïence. Et, dans le cache-plat, on aperçoit l'extrémité du « carron » brun qui, tout à l'heure, servira à chauffer le grand lit à deux places.

Lui s'est assis sur un large fauteuil et, tout en fumant sa pipe de merisier, il lit le journal. Il porte un pantalon de milaine, un broussetout et une calotte de velours noir. Ce qui l'intéresse par dessus tout, c'est la politique étrangère et les nouvelles du jour. Chaque fois qu'un mot particulier le frappe, il fait tout haut ses réflexions. Il dit :

— Je me demande ce que ce Hitler peut bien encore dire au monde. Depuis le temps qu'il parle, il doit être au bout de son rouleau. C'est comme le préfet d'Echallens quand il cause à l'Abbaye. Tu peux tirer la bobine, il n'y a pas un noeud !

Ou bien :

— Bon voilà encore un nouveau ministère en France. Par peu que ce commerce dure « un pair » d'années, tous les Français auront été, au moins une fois, ministres. C'est comme si l'on changeait tous les quinze jours le Conseil d'Etat !

Pendant ce temps, elle, assise en face, a ajusté tant bien que mal ses lunettes sur un nez trop long. Et ses yeux fureteurs fouillant la page des annonces. Elle lit : « Joli appartement, tranquille, pour dames seules, avec vue, soleil, balcon, jardin, eau chaude, dévaloir, chambre de bain, froid central, concierge, tout confort ». Elle ajoute :

— Voilà qui conviendrait à tes sœurs, elles qui ne trouvent jamais d'appartement à leur goût par ce Lausanne si bruyant. Avec de tels avantages, elles pourraient passer leurs journées à se tourner les pouces tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Il a retiré sa pipe et déclare, un peu vexé :

— Laisse mes sœurs faire leur cuisine elles-

mêmes, et surtout ne t'avise pas de leur donner des conseils.

Elle répond sur un ton aigre-doux :

— Oh ! ne t'inquiète pas. Je me garderai bien de me mêler de leurs affaires !

Et la conversation tombe brusquement. Dans le silence de la pièce, on n'entend plus que la flamme qui, dans le fourneau de faïence, mord une bûche neuve.

Poursuivant sa lecture, elle s'arrête sur une petite annonce qui n'a l'air de rien : Poussette à vendre ». Elle n'y tient plus :

— Ah ! elle est bonne, celle-là ! Tu sais bien, les Bournoz qui habitent du côté de Montétan...

Il pose son journal, impatienté :

— Eh bien ! quoi, les Bournoz ?

Elle reprend :

— Mais oui, voyons, il y a juste quatre ans qu'ils sont mariés !

— Oui, et alors ?

— Eh bien ! c'est eux qui vendent déjà leur poussette. Crois-tu ça, un jeune ménage !

De nouveau, il bourre sa pipe et ajoute sentencieusement :

— C'en est encore qui se croient plus malins que les autres !

Cette fois, il reprend son journal et lit, pour tout de bon, un long article sur l'expansion japonaise.

La pendule sonne dix heures. Le chat, qui dormait sur le tapis, se dresse de toute sa hauteur, fait le gros dos et saute sur le canapé.

D'un commun accord, on plie le journal. L'homme se lève, s'empare du chat et s'en va faire sa tournée quotidienne à l'écurie. Il s'agit de voir si la « Fleurette » a bien ruminé et si la « Pindzon » ne s'est pas détachée encore une fois.

Pendant ce temps, la femme a jeté un coup d'œil à la cuisine. Elle a constaté que les pommes de terre à fricasser au petit jour étaient déjà pelées et que, dans le foyer du fourneau-potager, le petit bois n'attendait que l'allumette. Alors, elle tire du cache-plat, le fameux « carron » brun et monte, dans la chambre à coucher, réchauffer le grand lit à deux places, tandis que l'homme ferme la porte à double tour.

La veillée est terminée et la ferme au grand toit s'endort paisiblement. Seule la pendule continue à marquer des heures toutes pareilles — les heures lentes et monotones de la vie.

Jean des Sapins.

APPARTEMENTS MODERNES

LE rencontre fortuite entre deux braves Lausannoises, sur la place du marché.

— Eh, bonjour, Madame Blanc ! Quoi de nouveau, depuis le temps qu'on ne s'est pas vues ? Vous m'aviez dit, la dernière fois, que vous pensiez déménager. Est-ce fait ?

— Mais oui, Madame Pache, depuis le 24. Et qu'on est bien content que ce soit fait. Pensez donc que notre propriétaire, après quinze ans qu'on était ses locataires, avait refusé de nous changer la tapisserie de la chambre de bonne et que...

— Taisez-vous, Madame Blanc, interromp Madame Pache, c'est comme chez nous. Ne m'en parlez pas de ces horreurs de proprios ;